

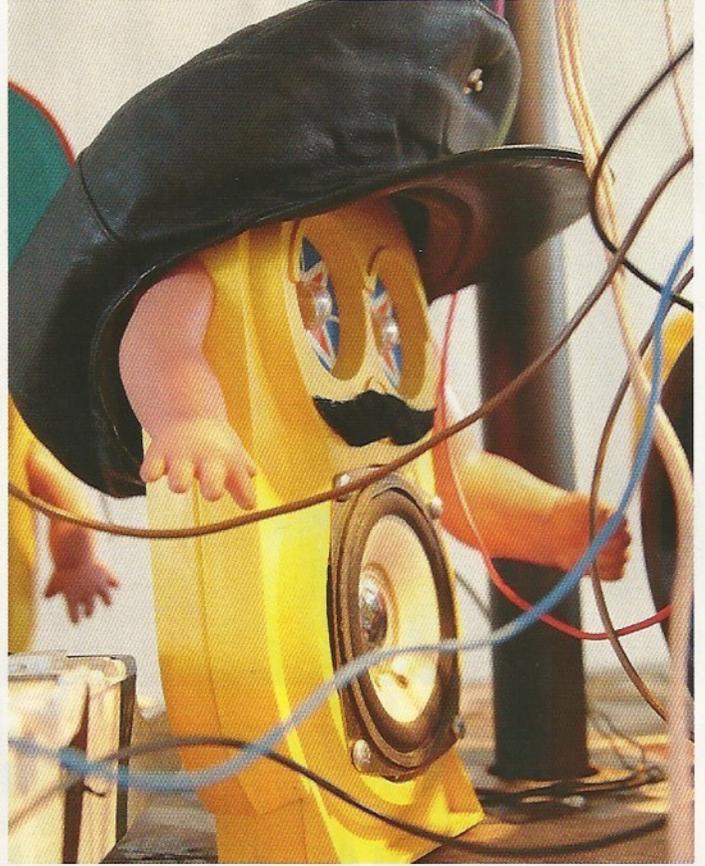
WONDER TECHNO

En 2020, quand nous aurons envie d'un toast, notre ordinateur fabriquera sur-le-champ un grille-pain. Avant ça, il aura sans doute déjà fait le pain et la trancheuse pour le couper. C'est, du moins, ce que croient des **savants pas si fous** qui se rassemblent dans des labos pour que ça arrive au plus vite. Et puis, il y a ceux qui ne veulent pas d'un monde où tout dépendra de **grands réseaux** et qui se retranchent dans leurs maisons chauffées à l'énergie solaire. Mais pour les uns comme pour les autres, **l'avenir** passera par la technologie.

Par Rafal Naczyk. Photos Denis Erroyaux et DR.



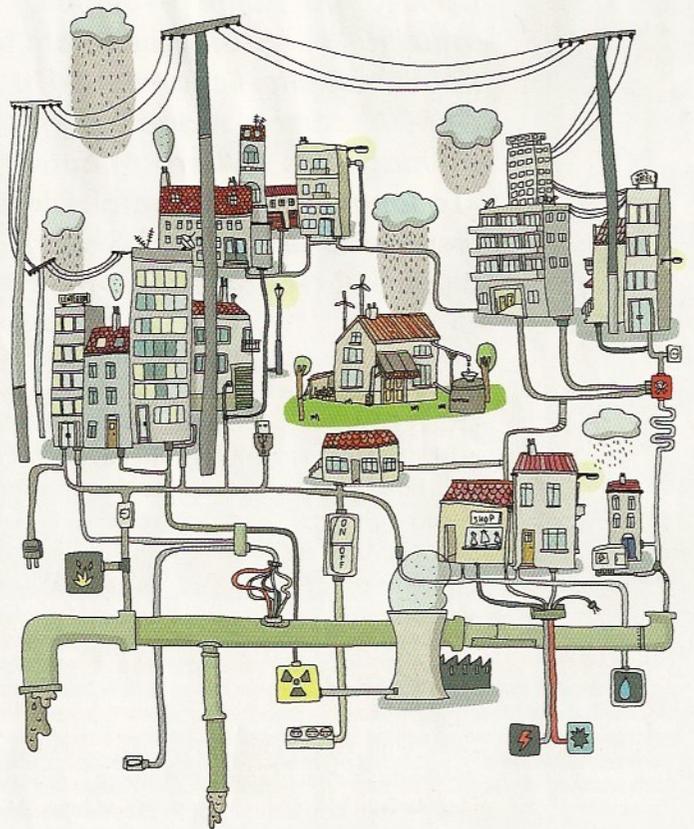
Un savant pas si fou, p. 24.



Fabuleux FabLabs, p. 26.



Do it together, p. 28.



Débranche tout!, p. 32.



La Jurema Action Plant sert d'interface entre une machine et une plante. Elle peut se mouvoir et contrôler l'appareil..



L'expérimentation est au cœur du processus créatif.

UN SAVANT PAS SI FOU

Dans la prochaine révolution industrielle, les atomes seront les nouveaux bits. En janvier 2010, Chris Anderson, rédacteur en chef du magazine «Wired» et auteur de «La longue traîne», tentait ainsi de résumer la révolution en cours du Do it yourself (Faites-le vous-même).

Après avoir considérablement contribué à développer – et démocratiser – ce que l'on appelait au siècle dernier la micro-informatique, puis internet, hackers et bidouilleurs s'attellent aujourd'hui à la fabrication et au développement de nouveaux objets «libres». Du Do it yourself (DIY) au Do it together, ces créateurs partagent leurs connaissances et les rendent accessibles à un large public. Et si notre planète était devenue un laboratoire ?

Demo or Die

Le concept de «Media Lab» est né en 1985 aux États-Unis avec la création du MIT Media Lab auprès du Massachusetts Institute of Technology, la plus prestigieuse université occidentale en sciences et technologies, située à Boston. Les objectifs du MIT sont alors de créer un environnement de recherche pluridisciplinaire, établissant des ponts entre art,

design et sciences de l'informatique. La logique de l'époque est alors le «demo or die», alternative au «publish or perish» des milieux scientifiques. Cette logique contribue à lancer l'art de rendre sexy une nouvelle technologie par le biais de la démo, en faisant usage des nouveaux médias.

Logé dans un immeuble dessiné par l'architecte Icooh Ming Pei, le MIT Media Lab est un endroit étrange. High-tech mais bordélique, sérieux mais délirant, respectable mais gamin. Des câbles courent partout, des pizzas sont posées sur des claviers, des caisses de Lego jouxtent des machines dernier cri. C'est aussi le seul endroit au monde où quelqu'un peut vous certifier, le plus sérieusement du monde : *Dans dix ans, quand vous aurez besoin, mettons, d'un grille-pain, votre ordinateur le fabriquera sur-le-champ.* Neil Gershenfeld, le type un peu louche qui vient de promettre le toaster du futur, est le responsable du Center for Bits and Atoms (CBA), prophète de la «fabrication digitale». *Votre ordinateur ira chercher dans une base de données les plans en «open source» (sans droits de reproduction, NDLR) du grille-pain; puis une machine, l'équivalent de votre imprimante, le fabriquera.* Il semble hésiter une seconde, mais va plus loin. *S'il n'est pas assez large à votre goût, vous pourrez un jour l'atomiser et la machine récupérera ses composants (plastique, métal...) pour en refaire un autre un peu plus gros. Ça a l'air fou, mais on en est bien plus près qu'on ne le pense. On commence à imprimer de l'ADN ou bien des nanomachines...*

Barbu binoclard et survolté, il est à l'origine physicien, doublé d'un bricoleur. Son laboratoire, unique en son genre, casse les frontières entre le monde physique et le monde numérique. Cela va de la création d'ordinateurs moléculaires et quantiques à la conception d'instruments musicaux pour virtuoses.



Le Steadystate (création de Shahar Zaks) est une sculpture sensorielle. Elle change de forme au contact de son environnement.

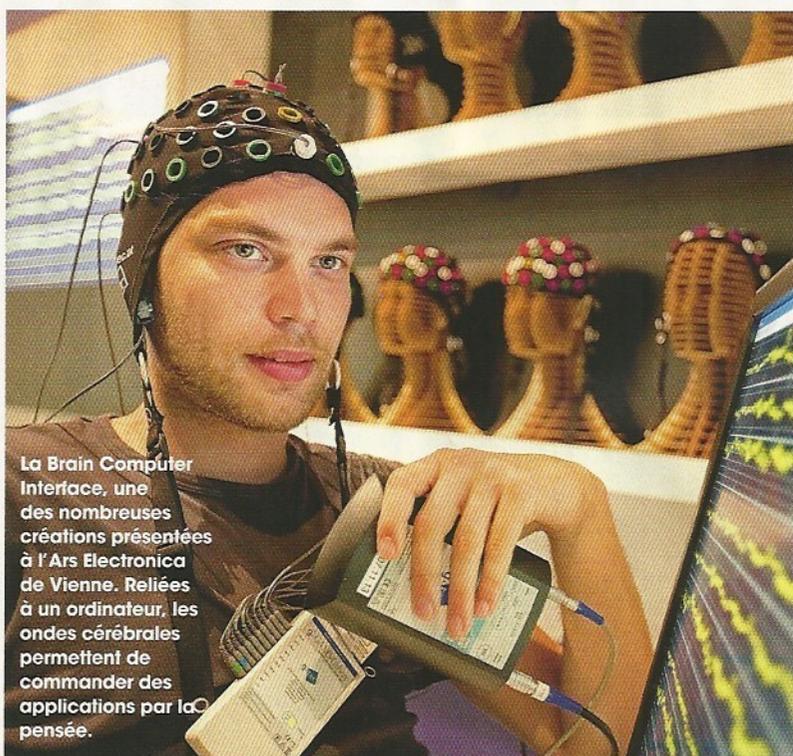


Les objets du passé peuvent servir de matière première. Tout se recycle. Tout est à réinventer.

Dans son livre, sobrement intitulé « FAB », il annonce la révolution des PF (personal fabricators), qui sera, assure-t-il, plus bouleversante encore que celle des PC. Plus visionnaire que feu Steve Jobs, l'ancien gourou d'Apple, il raconte qu'il a pris conscience du potentiel de la fabrication personnelle en 1998, lorsqu'il a donné un cours intitulé « Comment fabriquer (presque) tout ».

Accessible

Son idée était de mettre à la disposition de quelques étudiants les machines du CBA, d'une valeur de 5 ou 6 millions de dollars. Surprise : au lieu de la dizaine d'étudiants qu'il attendait, une centaine s'inscrit. Pas seulement des ingénieurs, mais aussi des architectes, des artistes... Tous répètent : *Toute ma vie, j'ai rêvé d'un tel cours. Il se dit alors : Quelque chose doit clocher avec tous les gens de cette classe ou alors, ce sont tous mes autres cours qui clochent.* La seconde hypothèse l'emporte. Ses étudiants produisent des tas d'objets qui n'existaient pas : un réveille-matin avec lequel il est nécessaire de lutter pour l'arrêter, un appareil permettant de hurler sans déranger les autres... Gershenfeld imagine alors une collection type de machines à commandes numériques, la moins chère et la plus efficace possible. C'est le FabLab : une fraiseuse de précision, une scie sauteuse, une découpeuse laser, des logiciels pour programmer des microprocesseurs bon marché. *Vous voyez cette fraiseuse, capable de travailler au micron près ? Il y a dix ans, il aurait fallu dépenser 50.000 \$ pour cette machine. Aujourd'hui, elle n'en vaut plus que 3000 et vous pouvez la poser sur votre bureau,* commente Neil Gershenfeld. Le savant fou du CBA prédit que les prix chuteront aussi rapidement que celui des premiers PC. Et ce n'est, ajoute-t-il, qu'un commencement.



La Brain Computer Interface, une des nombreuses créations présentées à l'Ars Electronica de Vienne. Reliées à un ordinateur, les ondes cérébrales permettent de commander des applications par la pensée.

Techno-art

En Autriche, le centre ARS Electronica de Linz s'intéresse à l'interaction de l'art, de la technologie et de la société. L'équipe de son Futurelab est constituée de près de 39 artistes et chercheurs travaillant sur la conception, l'organisation, la réalisation de projets collaboratifs ou commissionnés par le biais d'un réseau international de partenaires. Ces hommes et ces femmes sont artistes multimédias, ingénieurs en informatique, physiciens, créateurs de médias et de produits, architectes, développeurs de jeux vidéo, ingénieurs télématiques, psychologues, sociologues, historiens de l'art et chercheurs en études culturelles ou en communication. Le prochain Festival Ars Electronica aura lieu en septembre 2012.

Ars Electronica Linz GmbH, Ars-Electronica-Strasse 1, 4040 Linz, Austria, T. 00 43 732 727 20, <http://new.aec.at/futurelab/>

FABULEUX FABLABS

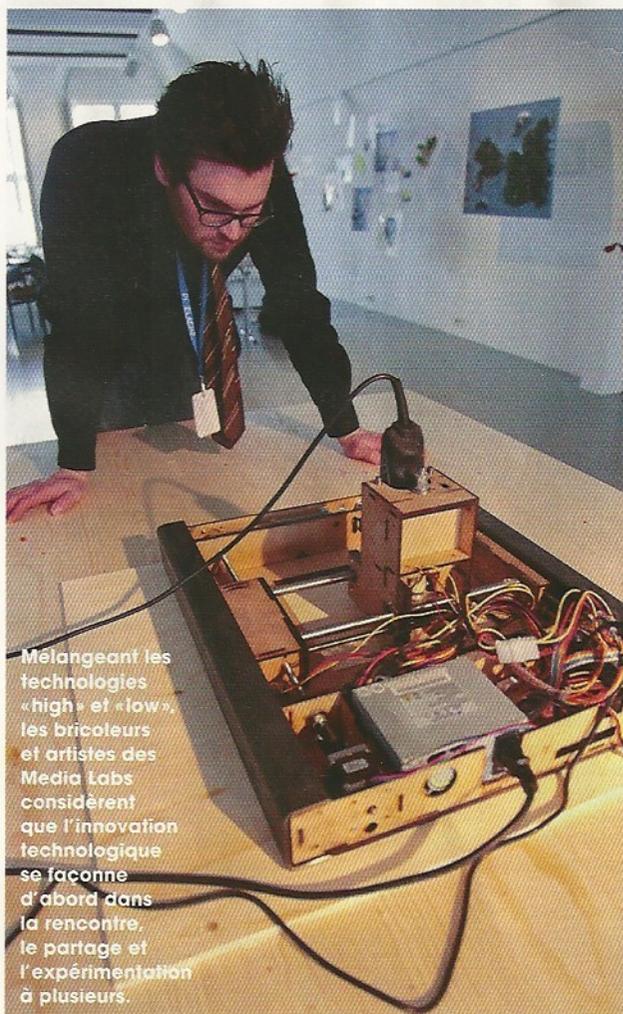
Le modèle du MIT Media Lab a inspiré la planète. Aujourd'hui, des équivalents existent dans le monde entier. Mais le terme Media Lab, lui, s'est généralisé. Ouvrant la voie à de nouvelles disciplines et des publics plus variés.

De nombreux Media Labs ont été mis sur pied pour accompagner les créateurs en art numérique ou art des nouveaux médias. Au fond, Léonard de Vinci n'était-il pas artiste et scientifique ? Le Media Lab a soutenu dans ce sens un nouveau projet, le FabLab. Concept à la mode chez les geeks, hackers, artistes et bricoleurs du XXI^e siècle, ces LABORATOIRES de FABrication mettent à disposition de tout un chacun, dans des

ateliers collaboratifs, des outils de production d'objets en tous genres, du vélo au prototype industriel. Ou comment passer du virtuel au réel, c'est-à-dire de l'idée à l'objet, à moindre coût et dans une ambiance « open ».

Dans ces « ateliers de fabrication 2.0 », chacun, quel que soit son niveau de connaissance, expérimente, apprend ou fabrique lui-même meubles, machines à laver, robots, vêtements, œuvres d'art multimédia, gadgets techniques, prototypes d'une nouvelle machine... Libres travaux à partir d'ordinateurs connectés bien sûr, mais aussi d'outils industriels qui sont mis à disposition : fraiseuses, scies sauteuses, découpeuses laser ou plasma et autres machines à produire des circuits imprimés.

L'outil central est généralement la fameuse imprimante 3D, machine à très faible coût et petite usine : il suffit de télécharger dans l'imprimante 3D le programme de construction de l'objet et, à condition de l'alimenter dans la bonne matière, métal, plastique ou bois, l'imprimante en crée un exemplaire. Bref, chaque membre inscrit peut venir utiliser les différentes machines du FabLab, apprendre des autres membres comment le faire ou participer aux différents projets.



Mélangant les technologies « high » et « low », les bricoleurs et artistes des Media Labs considèrent que l'innovation technologique se façonne d'abord dans la rencontre, le partage et l'expérimentation à plusieurs.



Les adeptes du Circuit Bending court-circuitent volontairement des gadgets électroniques pour créer de nouveaux générateurs de sons.

Festival

À Helsinki, Pixelache ne possède pas de lab physique, mais existe à travers son festival qui attire deux cents participants chaque année. Ce sont des artistes venus présenter leur travail ou des personnes engagées sous d'autres formes. La plupart d'entre eux viennent de l'art ou du design, souvent de Media Labs universitaires. Beaucoup sont aussi ingénieurs, architectes et activistes. Pixelache se distingue des autres Media Labs de par son lien étroit avec différentes cultures alternatives : la scène V.J., plusieurs réseaux militants et d'autres communautés singulières (par exemple, les concerts punks Boxwars où l'on se bat avec des armes en carton). Le prochain festival se tiendra en mars 2012.

<http://network.pixelache.ac>

Dans ce Lab, les gadgets du quotidien sont détournés de leur usage habituel.



Éthique

Basé à Bruxelles, Constant est un Lab artistique pluridisciplinaire qui se concentre sur la culture et l'éthique du web. Les pratiques artistiques sont inspirées par la manière dont les infrastructures technologiques, les échanges de données et les logiciels déterminent notre quotidien. Le logiciel libre, les alternatives au copyright et le (cyber)féminisme sont des axes clés de son travail. Du 30/11 au 04/12, Constant organise Verbindingen/Jonctions, son festival annuel, avec des ateliers, des concerts et des débats sur l'usage créatif et critique des nouvelles technologies.

Constant, 80 rue Gallait, 1030 Bruxelles, T. 02 539 24 67, www.constantvzw.org

Cette communauté d'utilisateurs investit aussi la création sonore.



La réappropriation de l'objet du quotidien

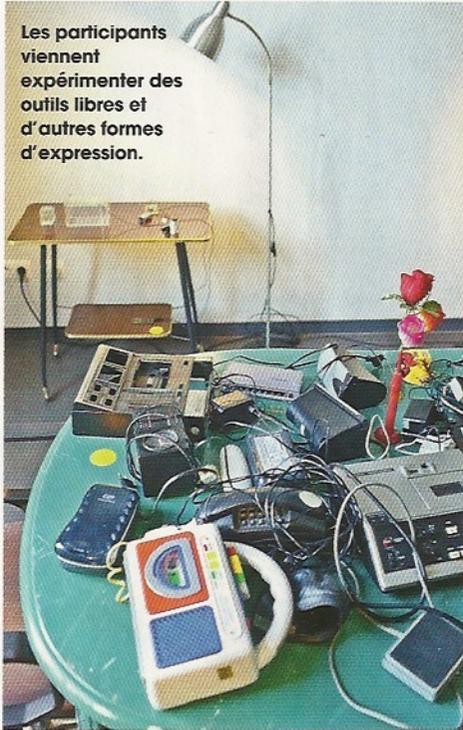
Dans ces ateliers ouverts se pratique une drôle de magie concrète, s'appuyant sur des logiciels « open source », c'est-à-dire libres de droit, et dont le code peut être modifié et amélioré par les utilisateurs. Les Labs permettent d'être créatif avec la matière, de customiser ses créations, d'échapper à la standardisation des produits, bref de reprendre un peu de pouvoir sur les objets du quotidien, au profit d'un artisanat et d'une autoproduction qui font bon ménage avec la récupération et le recyclage, explique An Mertens, cofondatrice de Constant, une ASBL bruxelloise qui se concentre sur la culture et l'éthique du web. Et qui vient d'ouvrir son premier Lab à Schaerbeek.

Ces laboratoires, qu'ils soient universitaires ou industriels, artistiques ou citoyens, sont les lieux où les acteurs de la création numérique – artistes, ingénieurs, chercheurs, designers, médiateurs culturels – croisent réflexions et pratiques, entre recherche et production, science et nouvelles technologies, art et société, dans l'esprit de la culture libre. Dans un Lab, le futur n'est pas seulement imaginé, il est vécu!, suggère An Mertens. Ces espaces « physiques » de rencontres proposent généralement des workshops et séminaires, terrains de partage de compétences, introduisant de nouveaux projets et manières de travailler. Dans la plupart des cas, ces workshops sont produits par une organisation et animés par un artiste ou un pédagogue invités pour l'occasion. C'est exactement dans ces espaces vacants,

intermédiaires, hésitants que des échanges critiques ont lieu, contribuant à transformer les relations sociales au-delà du simple réseautage et de la complaisance, insiste An Mertens. Ils incitent les gens à interroger leur relation aux savoirs, à inspirer, s'entraider, expérimenter et produire une parole, faire en sorte que ces échanges puissent développer de nouvelles dynamiques d'apprentissage, de création, de coopération, les faire connaître et reconnaître sur les territoires.

Ils s'adressent autant aux designers, artistes et étudiants qu'aux entrepreneurs qui veulent passer rapidement du concept au prototype. De fait, des Labs sont en train de naître un peu partout sur la planète, des États-Unis à l'Afghanistan, de l'Afrique du Sud à l'Islande, du Costa Rica aux Pays-Bas. À ce jour, on dénombre 45 FabLabs, dans 16 pays (de Jalalabad en Afghanistan à Medellin en Colombie en passant par le Kenya, les USA et les Pays-Bas) et près de 340 hackerspaces actifs, plus 259 autres en préparation. L'inventeur du concept de Fabrication Laboratory en 2004, Niel Gershenfeld, en est le premier ravi : au lieu de fournir les technologies de l'information aux masses, les Labs leur montrent qu'il est possible de leur donner des outils qui leur permettent de développer et de trouver des solutions technologiques locales à des problèmes locaux. Les FabLabs concrétisent son ambition : faire « redescendre » le monde numérique vers le monde réel, mais aussi son credo, selon lequel toute communauté peut être rendue plus créative et productive si elle a accès à la technologie.

Les participants viennent expérimenter des outils libres et d'autres formes d'expression.



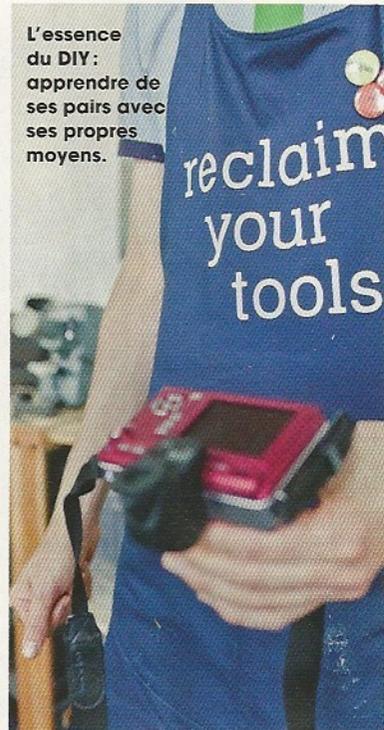
Les cultures numériques et vidéo-ludiques sont au cœur du processus créatif.



Les artistes se réapproprient des gadgets «low-fi».



L'essence du DIY : apprendre de ses pairs avec ses propres moyens.



DO IT TOGETHER

En apprenant aux gens à faire les choses par eux-mêmes, les Labs réinventent et élargissent l'éthique et la pratique des hackers, ces bidouilleurs de programmes informatiques.

Mini-usines citoyennes, les Labs sont aussi des lieux de résistance. À l'individualisme, principalement. Bien des hackers, d'ailleurs, s'investissent dans ces libres ateliers, par exemple au Pixelache à Helsinki, une plateforme multidisciplinaire de développement et de présentation d'art expérimental, de design et de projets de recherche. Depuis sa création en 2002, les workshops et le partage des compétences sont au cœur du programme de son festival, avec pour leitmotiv de faire évoluer le Do it yourself en un Do it ourselves ou Do it with others. Cette approche reflète une tendance d'une pratique sociale, au sein d'une communauté : apprendre des pairs et de manière empirique, à travers la pratique et le travail collectif. *Auparavant, les gens collaboraient dans leurs villages. Aujourd'hui, le village, c'est la planète. Ça a débuté avec le développement de logiciels libres et open source, mais c'était une pure coïncidence : les développeurs de logiciels ont été les premiers à véritablement embrasser internet*, confie Andrew Gryf Paterson, artiste numérique et coordinateur du festival Pixelache.

L'envol des valeurs du « libre » (logiciels libres et open source, creative commons, réseaux sociaux et web 2.0) se traduit également aujourd'hui dans la démultiplication des tech shops et hacker spaces. Lieux physiques où hackers et bidouilleurs peuvent partager outils, composants et compétences. Papas geeks, hackers décidant de modifier leur matériel en profitant de leurs compétences logicielles, universitaires créant des FabLabs pour apprendre aux gens à créer leur matériel par eux-mêmes, plutôt que d'avoir à les acheter... *Dans les Labs, on est bien loin des bricoleurs du dimanche et plus proches des bidouilleurs de l'internet des objets, de ces objets interactifs qui pourraient bien changer notre rapport aux choses, sinon à la société*, explique Andrew Gryf Paterson.

La profusion de projets et d'objets issus de la culture DIY et des valeurs des hackers dessine un nouveau monde où, à la manière des transformations à l'œuvre dans le web 2.0, de nouveaux modèles économiques émergent et qui reposent, non pas sur la « vente » d'un produit, mais sur la « participation » à son élaboration, à sa création ou à sa fabrication. Dans son article sur ce qu'il qualifie de « nouvelle révolution industrielle », Chris Anderson résume la situation : *Si ces dix dernières années ont permis la découverte et l'émergence, sur le web, de nouveaux modèles sociaux post-institutionnels, les dix prochaines années verront s'appliquer dans le monde réel*. Internet a démocratisé la publication, la diffusion et la communication, ce qui a eu pour conséquence d'accroître de façon massive le degré de participation et de participants dans le monde digital. La même chose est en train de se produire en termes de fabrication. Le web n'était qu'une démonstration de faisabilité. Maintenant, la révolution DIY touche le monde réel. ★

Écologique

Timelab est le premier FabLab accessible au grand public en Belgique. Basé à Gand, il est porté par l'organisation Timefestival qui met sur pied, depuis 1989, un festival d'arts numériques dans la ville. Chaque premier vendredi du mois, l'équipe du Timelab anime un atelier d'introduction pour se familiariser avec les machines. Artistes, designers, bricoleurs, scientifiques et étudiants peuvent y échanger leurs savoir-faire et fabriquer leurs propres objets. La conscience écologique est au cœur de l'activité du Timelab. Ses membres ont en commun d'agir avec peu de moyens, en utilisant des matériaux écologiques ou en recyclant un maximum d'objets. Ils veillent aussi à ce que le laboratoire ait un bilan carbone neutre.

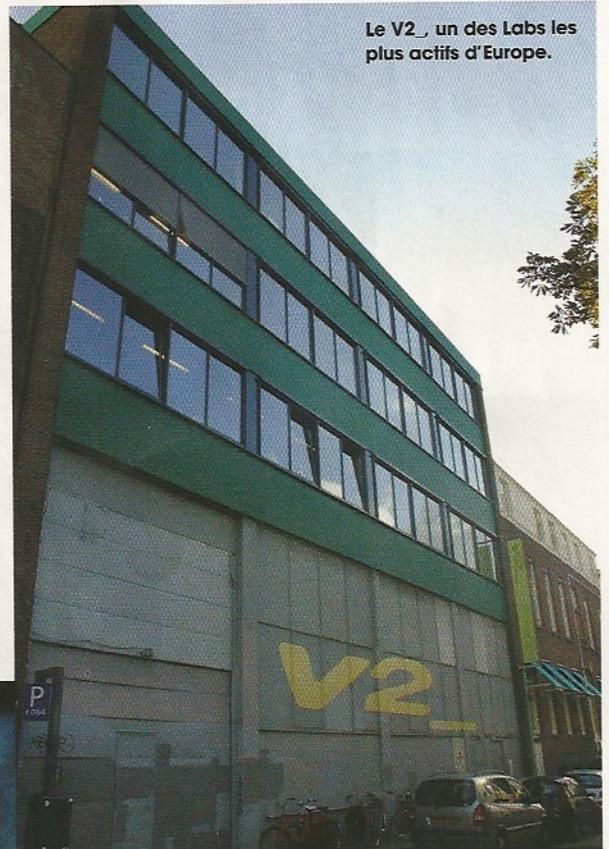
Ouvert le vendredi de 9 h à 17 h et le mercredi de 19 h à 22 h.
Brusselsepoortstraat 97, 9000 Ghent, T. 09 395 67 00, www.fimelab.org

Les ArtBots d'Alexander Reben évoluent librement et filment leurs interactions avec les humains.

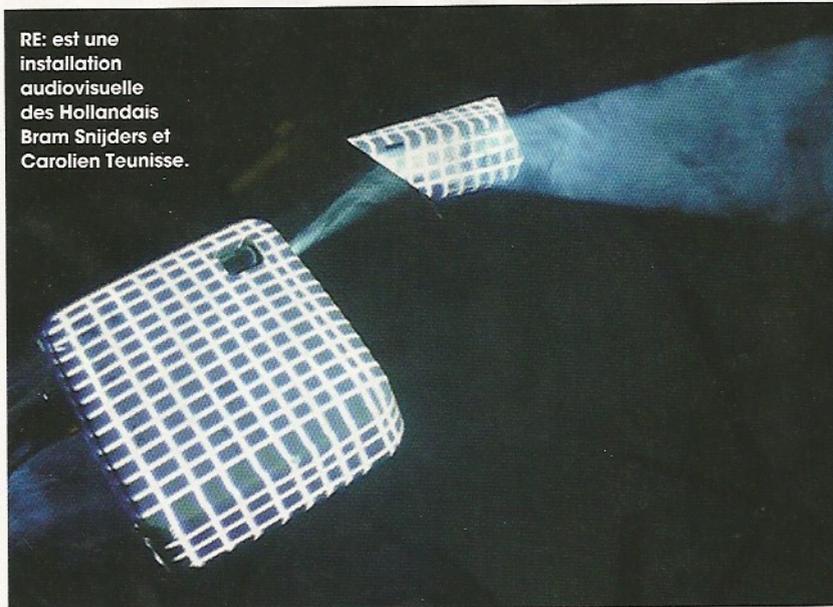


SADbot, un robot qui aime dessiner. Seul le soleil lui donne de l'énergie. Le spectateur peut influencer la quantité de lumière et donc l'activité du SADbot.

Le V2, un des Labs les plus actifs d'Europe.



RE: est une installation audiovisuelle des Hollandais Bram Snijders et Carolien Teunisse.



Tactique

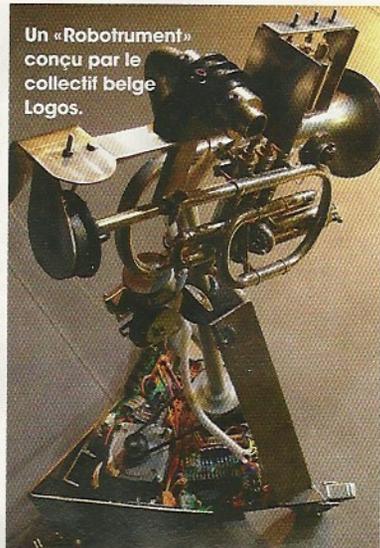
Joliment intitulé Institut des Médias Instables, le V2, à Rotterdam, est le centre historique de la culture digitale et des « médias tactiques » néerlandais. Lorsque V2 a été fondé en 1981, on considérait comme média instable tout ce qui comportait de l'électronique et perturbait les institutions (microphones, radios, concerts, performances, ordinateurs...). Depuis, presque toutes les formes d'activités humaines ont été liées aux réseaux numériques ou ont intégré ces derniers. Ainsi, de plus en plus de médias sont devenus instables, occasionnant les répercussions actuelles. En ce moment, le V2 présente Blowup, un mini-festival sur les arts télématiques.

V2, Eendrachtstraat 10, Rotterdam. www.v2.nl

«Safe Your Self!» est une œuvre de Hideyuki Ando, Tomofumi Yoshida et Junji Watanabe. Le mouvement de l'eau génère un son transmis directement au corps.



Un «Robotrument» conçu par le collectif belge Logos.



La Chambre des machines des Canadiens Nicolas Bernier et Martin Messier interprète les bruits ambiants.



M&M Robot orchestra, un ensemble de musique robotique créé par les artistes de Logos.

DIY MUSIC

Les FABrication LABoratories se développent désormais un peu partout dans le monde, important jusque dans le champ de la pop culture leur terminologie et leur idéal participatif. Mais il s'agit là d'un retour à leurs origines, une boucle. Car ces FabLabs sont aussi les héritiers de la culture du Do it yourself qui a essaimé du punk des années 70 à l'esprit de débrouille et de bidouille des musiciens électroniques d'aujourd'hui.

Bidouille et intelligence artificielle

En 1977, le compositeur Pierre Boulez prophétisait, dans son livre «Orientations»: *Au final, la création musicale demandera d'une manière ou d'une autre l'apprentissage du langage de la technologie et même son appropriation.* Au même moment, les punks anglo-saxons initiaient le mouvement DIY: ils produisaient eux-mêmes leur musique, créaient des labels indépendants et une presse qui l'était plus encore, à travers des fanzines. À la même époque, le groupe allemand Kraftwerk programmait l'album «The Man Machine», tandis que les D.J. new-yorkais inventaient le hip-hop, détournant de leur fonction initiale les instruments dont ils disposaient.

C'est ainsi que le New-Yorkais Grandmaster Flash bricola ses platines et sa table de mixage, y ajoutant notamment un potentiomètre (un «crossfader») pour mieux mixer en dosant le volume des sons. Les détournements et réappropriations de la culture hip-hop furent ensuite repris par l'industrie technologique, qui adapta ses nouvelles platines aux exigences des D.J.... Plus tard, l'adolescent Richard James, alias Aphex Twin, révolutionna la musique électronique en fabriquant lui-même son sampler, modifiant ses synthétiseurs et boîtes à rythmes. C'est ainsi qu'il inventa avec d'autres artistes du label Warp comme Autechre ou Black Dog l'«Intelligent Dance Music», une musique moins dansante qu'expérimentale et scientifique, fascinée par la robotique et l'intelligence artificielle.

Vers un futur DIY ?

Dignes successeurs de cette esthétique de bidouille musicale, les adeptes du Circuit Bending court-circuitent aujourd'hui volontairement des instruments de musique électroniques de faible tension électrique (Dictée Magique, pédales wha-wha, synthétiseurs Casio) de façon à créer de nouveaux générateurs de sons (aléatoires, spontanés, bruitistes). On retrouve régulièrement associés aux FabLabs plus «scientifiques» des structures organisant des

ateliers de Circuit Bending. Car si des collectifs comme Dorkbot ou la Brigade Neurale réunissent scientifiques reconnus et bricoleurs du dimanche, artistes et hackers, technologies «high» et «low», pour *faire des choses bizarres avec l'électricité*, c'est aussi parce qu'ils considèrent que l'innovation technologique se façonne d'abord dans la rencontre, le partage et l'expérimentation à plusieurs.

L'atelier collaboratif et le DIY participent d'un empirisme conscient qui permet d'insuffler de la poésie, de l'invention, du mouvement, de la musique, bref de la vie à l'évolution technologique. Des Fab Four (les Beatles) aux débrouillards de l'électro, les artistes pop figurent donc parmi les ancêtres des FabLabs, en ce sens qu'ils ont toujours cultivé la réappropriation collective de la création et de ses outils. En 1977, les punks criaient: *No future!* Et pourtant, une génération plus tard, c'est bien leur DIY qui semble, via les FabLabs, le meilleur garant d'un futur pour tous. À l'ère du numérique. ★

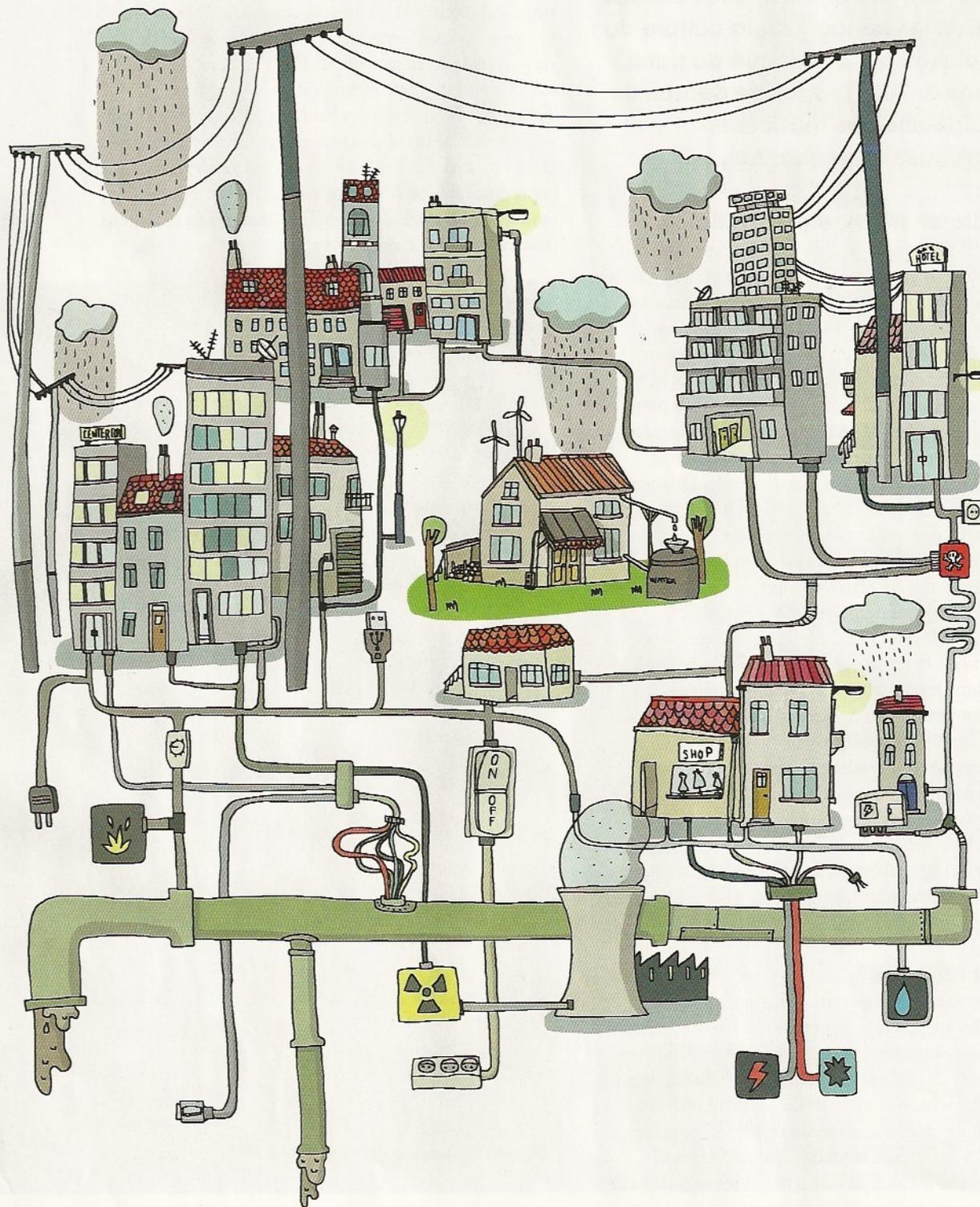


Le casque Noisolation tente de corriger un oubli de notre corps : on ne peut cligner des oreilles comme on le fait avec les yeux. En bloquant certains bruits ambiants, le casque crée une expérience d'écoute unique, une composition éphémère et irréelle.

DÉBRANCHE TOUT !

D'un côté, les fous de techno. De l'autre, les débranchés. Cette population variée qui a décidé de se déconnecter du réseau. À savoir l'ensemble des lignes et canalisations qui délimitent le monde moderne (électricité, gaz, eau, égouts). Le réseau numérique aussi... Rencontre avec **Nick Rosen**, auteur de « Off the Grid », un livre-enquête sur le phénomène.

Par Rafal Naczyk. Illustration Gaët Fradier.



Nick Rosen était à New York ce jour de 2003 où une panne d'électricité géante priva 50 millions de personnes de courant dans le nord-est des États-Unis. *Ça m'a fait réfléchir à ce réseau électrique muet, invisible, dont nous dépendons tous sans jamais y penser*, raconte-t-il. Vivre « off the grid » (non raccordé au réseau) n'était pas une idée entièrement nouvelle pour cet auteur britannique. Propriétaire d'une *vieille cabane de berger dans un coin magnifique d'Espagne*, il sait qu' *on peut vivre très confortablement sans être raccordé aux principaux réseaux de base*. L'idée est qu'aujourd'hui, les réseaux sont moins conçus pour les citoyens que pour les industriels. Ils préparent à leur manière la fameuse sobriété joyeuse et un monde où chacun devient personnellement responsable de son énergie, de son eau, de ses déchets.

Est-il difficile de se passer de ce « réseau » ?

Il est assez facile de vivre sans y être raccordé. Le réseau a été organisé pour répondre aux besoins de l'industrie, pas des consommateurs. L'organisation de General Electric (un des principaux producteurs et distributeurs d'énergie aux États-Unis) est devenue un modèle pour les entreprises américaines. Et maintenant, on nous vend le « réseau intelligent », qui ne va faire que pérenniser un système qui n'a plus aucun sens à l'ère des énergies renouvelables. Le réseau intelligent a l'air convaincant à première vue, mais il n'y a pas eu de débat sur l'instance habilitée à contrôler la technologie, à accéder aux données collectées par les compteurs intelligents au domicile des usagers et à décider des tarifs que les compagnies d'électricité pourront pratiquer en cas de pics de demande.

Qui sont les débranchés que vous avez rencontrés ? Des paranos d'extrême droite ou des hippies gauchistes ?

J'ai rencontré des représentants de ces deux catégories. Mais, dans la majorité des cas, ce sont des individus et des familles tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Dans mon livre, je m'entretiens avec des enseignants, des infirmières, des ingénieurs, des plombiers, des électriciens, des traders, des écrivains et autres. Des gens très différents, mais qui partagent le sentiment que l'on peut vivre mieux et qui sont résolus à agir, à être une partie de la solution et non pas une partie du problème.

Comment vit-on hors réseau ?

Presque tous les gens que j'ai rencontrés vivent confortablement, dans des maisons individuelles pour beaucoup. Si la population non reliée au réseau s'est accrue soudainement, c'est, entre autres, parce que la technologie le permet, avec les panneaux et les groupes électrogènes solaires, mais aussi les appareils ménagers peu gourmands en énergie. Les réfrigérateurs et les lave-linge consomment beaucoup moins qu'avant, et puis il y a tous ces petits appareils 12 volts portatifs qui ont

été conçus au départ pour les routiers et les plaisanciers. Une des choses les plus étonnantes que j'ai vues, c'était chez une famille amish. Ils refusent l'électricité, mais font fonctionner leurs réfrigérateurs et machines à laver grâce à l'énergie mécanique produite par des chevaux marchant sur une trépineuse en bois.

Quels sont les clivages qui traversent le mouvement des débranchés ?

Il y a tant de personnalités iconoclastes dans le mouvement « off the grid » qu'on peut difficilement trouver un domaine où tout le monde soit d'accord. Le principal clivage sépare ceux qui veulent se regrouper en collectivité et les ménages qui cherchent juste à être autosuffisants. Il y a aussi des groupes comme les amish et certaines communautés écolos qui désapprouvent ceux qui mènent des vies plus conventionnelles tout en refusant d'être reliés aux réseaux. Dans l'ensemble, le mouvement écologiste désapprouve cette démarche et affirme, à tort, qu'il est plus écologique de vivre en milieu urbain dense. Tout d'abord, il est tout à fait possible de vivre débranché en ville. Mais surtout, les militants écologistes craignent que soutenir ce mode de vie ne les expose à être assimilés par le grand public à des excentriques et à des marginaux.

Vivre non raccordé au réseau est-il un mode de vie spécifiquement américain ?

Les États-Unis sont un grand pays et c'est l'une des raisons pour lesquelles il est plus facile que dans d'autres pays occidentaux plus densément peuplés d'y vivre ainsi. C'est un mode de vie en accord avec certains éléments fondamentaux de la culture américaine, avec la tradition des colons et des pionniers, et avec cette quête permanente de liberté qui fait partie du rêve américain.

Est-ce une forme viable de protestation ?

Pour beaucoup de débranchés, c'est la forme suprême de protestation. C'est une façon simple de refuser la consommation incessante et l'idée que la croissance économique ne doit jamais cesser. C'est aussi une façon d'avoir une meilleure maîtrise de sa vie et d'être moins dépendant de l'État et du « système ». Une façon d'être responsable de son énergie, de son eau, de ses déchets.

En ces temps de crise, que pouvons-nous apprendre des débranchés ou de leur philosophie ?

La population débranchée est très utile à la société. Elle rend la société dans son ensemble plus indépendante d'un point de vue énergétique, plus diverse et donc moins vulnérable aux pannes d'électricité ou à la flambée des cours du pétrole. Elle prépare aussi le terrain pour un avenir où nous vivrons tous des vies plus modestes, ce qui sera sans doute indispensable à mesure que la Chine et l'Inde consommeront une part grandissante des ressources limitées de la planète. ★

Off the Grid,
Nick Rosen, éd.
Penguin Books/
Kindle Edition
(Amazon), 2010,
292 p., 12 €.

